
Jean Séguy

Danièle Hervieu-Léger, Jean-Paul Willaime, *Sociologies et religion ; approches classiques*

Paris, PUF, 2001, 289 p. (coll. « Sociologie
d'aujourd'hui »).

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean Séguy, « Danièle Hervieu-Léger, Jean-Paul Willaime, *Sociologies et religion ; approches classiques* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 122 | avril - juin 2003, document 122.25, mis en ligne le 10 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/1238>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/1238>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

On pourra regretter cependant une trop grande indépendance des textes les uns par rapport aux autres qui finit par masquer au lecteur les liens entretenus entre les écoles et Églises bouddhistes au-delà de leurs insertions locale et nationale. Une organisation comme l'INED (International Network of Engaged Buddhists), même si elle a son siège en Thaïlande, essaime et agit au Japon, au Vietnam et même en Occident. Mais nous sommes sans doute trop sensible à une synergie, celle des processus pan-asiatiques d'occidentalisation des mouvances bouddhistes, que nous avons voulu nous-mêmes mettre en évidence dans certains de nos travaux. Il est clair, en revanche, que certains des articles présentés auraient quelque peu gagné à éviter des développements historiques pléthoriques qui finissent parfois par réduire les analyses des situations actuelles ou du moins du XX^e siècle à quelques paragraphes en fin de contribution. La description de la situation coréenne d'opposition encore actuellement brûlante entre les mouvements bouddhistes et les groupes chrétiens au pouvoir est par exemple à peine évoquée.

L'objectif de l'ouvrage tel qu'il est avoué sur la quatrième de couverture est en tout cas atteint : faire la démonstration que « l'accent sur la méditation et l'entraînement mental n'est qu'une des notes de la gamme riche et complexe de la tradition historique et mondiale du bouddhisme » (traduit par nous). La dimension politique et sociale est une autre de ces notes qui se déploie à la fois à travers un ordre monastique tantôt divisé et tantôt unifié face aux institutions et idéologies dominantes, et à la fois à travers l'émergence et le développement de mouvements laïques qui pratiquent l'activisme social en prétendant s'inspirer de la Voie du Bouddha.

Raphaël Liogier.

122.25 HERVIEU-LÉGER (Danièle),
 WILLAIME (Jean-Paul).

Sociologies et religion ; approches classiques.
Paris, PUF, 2001, 289 p. (coll. « Sociologie d'aujourd'hui »).

Le présent ouvrage reproduit la substance – sinon toujours la lettre – des enseignements donnés dans un séminaire de DEA commun à l'EPHE (V^e Section, « Sciences religieuses ») où J.-P.W. est directeur d'études) et à l'EHESS (dans le cadre du Centre d'Études Interdisciplinaires des Faits Religieux, dirigé par D.H.-L.). Ce séminaire s'intitule « Approches et concepts fondamentaux en sciences sociales des religions ». Il se poursuit, au-delà de la publication

de l'ouvrage ici commenté, toujours en sociologie des religions, mais avec une importance reconnue aux anglo-saxons ; seuls des germanophones et des francophones ont été en effet retenus dans la première série d'exposés ici relevée.

Chacun des deux auteurs de ce livre a traité d'une partie des classiques retenus comme s'imposant à la culture des chercheurs en sciences sociales : ainsi D.H.-L. a écrit les chapitres consacrés à Durkheim, Halbwachs, Le Bras et Desroche ; de son côté, J.-P.W. s'est arrêté sur Marx, Tocqueville, Weber et Simmel.

L'Introduction, signée par D.H.-L. et J.-P.W. conjointement, présente un intérêt particulier : non seulement elle souligne les raisons bien connues justifiant l'étude des classiques dans notre domaine, mais elle insiste aussi sur la nécessité d'une lecture – et de la relecture constante au cours d'une vie de chercheur – du « corpus » des textes fondateurs de notre spécialité. En effet, ces écrits ont prouvé leur utilité au cours des ans et continuent de se montrer féconds dans l'étude des dossiers relatifs à notre contemporanéité elle-même. À juste titre, les deux AA. soulignent que la sociologie peut être de l'actualité ou d'un passé récent, mais encore du passé le plus éloigné. Cette remarque faite comme en passant (cf. p. 7 *ad fin.*) est précieuse, empêchant de confondre avec trop de gens pressés – et sûrement *stressés* – la sociologie avec l'étude du présent, tandis que l'histoire serait vouée au passé. Ni histoire ni sociologie n'apparaissent condamnées à aucune des tranches arbitrairement détachées de la diachronie. Ce sont simplement des manières méthodologiquement différentes d'aborder les problèmes variés que connaissent sociétés et populations.

Personne ne s'étonnera que nous partagions encore la conviction de nos deux AA. lorsqu'ils affirment que l'étude des classiques constitue un indispensable préservatif (mes collègues n'emploient pas ce terme même) à l'encontre « des formes plus ou moins sophistiquées de positivisme des données, oubliant les grandes interrogations épistémologiques et la profondeur historique des grands classiques de la sociologie » (p. 2). Et l'on ne saurait trop oublier l'intérêt que présentent également nos classiques en matière de méthodologie. L'Introduction le souligne avec raison : « relire les classiques sous l'angle de leur analyse des faits religieux s'est d'ailleurs révélé une excellente manière d'entrer dans leur problématique générale et d'exposer leur méthode » (p. 2).

Nous avons utilisé plus haut l'expression « corpus des textes fondateurs ». Nous avons ainsi donné l'impression que l'ouvrage de nos

deux collègues faisait – dans leurs exposés sur la liste d’auteurs fournie plus haut elle aussi – le tour d’un « corpus fondateur » évident et facile à repérer. Il n’en est rien, les deux commentateurs le signalent d’ailleurs : « les huit classiques que nous avons finalement sélectionnés sont bien reconnus comme tels, à quelques nuances d’appréciation près, dans la communauté scientifique des sociologues. Ce qui n’empêche évidemment pas – commentent encore nos deux collègues – que notre choix reflète également nos goûts et nos intérêts propres de chercheurs » (pp. 6-7). Tout est dit dans ces deux phrases : les classiques ne nous tombent pas des cieus ; et la considération des dates de naissance et de décès ne suffit pas à désigner des « classiques » ; il y faut aussi une certaine réputation ; quelque chose comme une *fama sanctitatis*. On s’en doute, la réputation de « classique de la sociologie » varie avec les courants divergents qui trouvent expression dans ce que l’on appelle un peu vite et d’un singulier généralisateur la sociologie. Il n’existe, on s’en doute, que des sociologies ; de même qu’il n’existe – et nous y tenons ferme – que des religions (au pluriel) ; la religion, nul ne l’a jamais vue. Eussent-ils partagé notre conviction à ce sujet, les AA. auraient été bien inspirés, croyons-nous, d’affecter le titre de l’ouvrage, *Sociologies et religion*, de deux pluriels : s’agissant et des sociologies – ce qu’ils ont fait – et de religion (qu’ils ont laissé au singulier, réduisant ainsi un objet éminemment historique, et donc varié et changeant, à la platitude invariante d’une abstraction).

Mais laissons ces disputes. Nous avons lu avec un sourire aux lèvres et un esprit de simplicité qui peut s’avouer, les deux ou trois pages (pp. 3-5) où les AA. commentent la « prédilection connue des sociologues des religions « pour la reprise inlassable des ‘œuvres classiques’ de leur discipline ». Et de demander : « Cela signifie-t-il que l’intérêt – même scientifique – pour la religion va nécessairement de pair avec une propension spontanée à s’attacher à l’étude de textes fondateurs et des auteurs ‘sacrés’ ? ». « Supposition ironique » nous précise-t-on ; non dépourvue pour autant de « tout fondement », même si en l’occurrence, « l’essentiel est évidemment ailleurs ». Et d’expliquer – toute ironie mise à part – que « si les sociologues des religions ne peuvent pas se dispenser de ce retour aux sources, c’est d’abord parce que la question de la religion fut, dès l’origine, inséparable de celle de l’objet de la science sociale comme telle ». Fort justement nos AA. remarquent ici que les « pères de la sociologie » s’étaient proposé, « à partir d’orientations méthodologiques et de paradigmes fort différents »... d’« entreprendre le

démontage critique systématique des interprétations que les acteurs sociaux donnent de leurs actes et des situations qu’ils vivent » (p. 3). La recherche les amenait à constater « l’ambition qu’a toute religion de donner un sens total au monde et de récapituler la multiplicité infinie des expériences humaines » (p. 4). Ils se portaient donc d’un même élan contre ces prétentions, contradictoires de leur propre projet unificateur par la science.

En somme, la sociologie en ses enfances ne pouvait se « définir que comme une entreprise de déconstruction rationnelle des totalisations religieuses du monde » (p. 4). On ne saurait mieux suggérer comme Max Weber le fait – à peu près – dans un autre contexte, que « la rationalité de l’un est l’irrationalité de l’autre » (M. Weber, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971, pp. 22-23, ainsi que *Éthique protestante*, *ibid.*, 1^{ère} éd. 1964, p. 53, note 8 et p. 83). Et c’est probablement à l’influence de Weber sur les deux AA. de *Sociologies et religion* que l’on doit aussi la réflexion suivante (p. 4 encore) : revenir régulièrement aux travaux des pères fondateurs, « c’est se replacer devant le projet même de la sociologie, se réalimenter aux sources d’une réflexion dont il faut retrouver la dynamique, mais en la passant elle-même au crible de sa propre ambition critique ». On ne saurait mieux dire qu’il convient de « relativiser les relativisateurs » selon la formule qu’Henri Desroche et le présent recenseur se renvoyaient gaiement dans leurs rencontres fréquentes des années soixante-dix. Formule à l’emporte-pièce qui trouve dans *Sociologies et religion* une traduction adaptée pleine de dignité : « Notre ambition en leur proposant [leur = aux étudiants et/ou à tout lecteur] cette introduction aux approches classiques en sociologie des religions, est également d’éveiller leur intérêt pour le travail de reconstruction théorique permanente qu’est celui d’une science sociale vivante » (pp. 4-5).

Jusqu’ici nous avons abordé uniquement l’Introduction de l’ouvrage ici présenté. Elle mérite l’attention, nous croyons l’avoir montré. Les problèmes qu’elle soulève entrent en effet dans les soucis quotidiens et la réflexion dont un enseignant ou un pratiquant professionnel de notre sous-spécialité ne peut faire l’économie. Quant au contenu des divers chapitres consacrés aux différents auteurs signalés plus haut, nous serons bref à leur sujet. Faut-il le souligner ? La qualité scientifique de ces exposés nous a convaincu : les aspects méthodologiques et les problématiques des AA. sont exposés et expliqués clairement, avec toute la précision souhaitable ; de plus, la connaissance des AA. en question – et dans certains cas la familiarité

avec leurs œuvres – apparaît dans le choix des citations et des références, tandis que le texte se montre construit dans une attention constante aux débats – anciens ou nouveaux – et à la littérature secondaire. On ne peut guère ici qu'avouer son admiration.

Il ne faut pas conclure sans signaler un autre aspect de ce livre, à savoir l'originalité des choix faits parmi les « classiques ». On a signalé l'existence du processus plus haut. Il n'est pas sans marquer ces *Sociologies et religion* assez fortement. Nous retiendrons cinq exemples en l'occurrence. En premier lieu, le cas Tocqueville. Rares sont les ouvrages d'introduction à la sociologie qui signalent que l'œuvre d'Alexis de Tocqueville traite assez longuement et à diverses reprises, des rapports entre christianismes et modernité, et qu'il le fait de façon comparative, se montrant intéressé par l'islam lui-même (à l'occasion d'un voyage dans l'Algérie coloniale en particulier). On savait déjà – par Raymond Aron interposé – l'importance de cet auteur dans une pré-sociologie du politique ; le chapitre qui lui est consacré ici – par J.-P.W. – démontre clairement la place qui revient à Tocqueville dans une pré-sociologie des phénomènes religieux. On se réjouit de même de trouver, dans *Sociologies et religion*, un chapitre sur Georg Simmel : peut-être bien un des plus substantiels sur cet auteur dans une introduction générale sur les « approches classiques de la sociologie des religions » (même si Simmel parle de la religion au singulier plutôt qu'au pluriel !). Là encore, la médiation est celle de J.-P.W. C'est à D.H.-L. que l'on doit, par contre, les trois très originales contributions qui forment ensemble « la finale » du livre. La première concerne Maurice Halbwachs (chapitre « Religion et mémoire »). Tous ceux qui se montrent attentifs à la production de notre collègue (D.H.-L.) savent quelles harmoniques elle a su tirer de la lecture de Halbwachs dans ses propres travaux (voir en particulier son *La Religion pour mémoire*, Paris, Cerf, 1993[cf. *Arch.* 84.47]). Mais on se demande surtout si, jusqu'ici, aucun « ouvrage introductif » avait accordé autant de place à la production « religieuse » de ce membre de l'« École française » de sociologie. Selon nous, ce chapitre de *Sociologies et religion* est appelé à faire date.

Les deux chapitres finaux concernent deux chercheurs et enseignants que certains des actuels sociologues des phénomènes religieux ont connus de leur vivant : Gabriel Le Bras (décédé en 1970) et Henri Desroche (décédé en 1994). Le premier, juriste de métier, fut un sociologue de la « pratique » cultuelle des catholiques ; l'autre, spécialiste – entre autres

domaines auxquels il se consacra – des différenciations du protestantisme sectaire. On aurait pu croire que D.H.-L., plus habituée à traiter du catholicisme, se montrerait plus proche du premier que du second. On comprend, à lire ces deux chapitres terminaux, que notre collègue sait se montrer également capable de réactiver, non sans empathie, la « mémoire scientifique » et de l'un et de l'autre, entre « compromis » et effervescence radicale pourtant. Non seulement elle a su porter au devant de la scène des auteurs peu commentés depuis leur « mise à la retraite », mais elle a mis en acte à leur propos et avec originalité la leçon webérienne : sous sa plume – et ceci est vrai de J.-P.W. tout aussi bien – empathie n'est pas sympathie, ni la neutralité axiologique (*Wertfreiheit*) indifférence polie. On s'en réjouit.

Jean Séguy.

122.26

HURBON (Laënnec), éd.

L'Insurrection des esclaves de Saint-Domingue (22-23 août 1791). Paris, Karthala, 2000, 271 p.

Cet ouvrage est issu d'une table ronde internationale organisée à Port-au-Prince en 1997 sur le début de la révolution haïtienne. Dans la nuit du 22 au 23 août 1791, les esclaves initient une révolte qui mène le pays à l'indépendance une dizaine d'années plus tard. Après les États-Unis d'Amérique, Saint-Domingue est le deuxième territoire à se libérer du joug européen. Mais c'est la première fois qu'une population non-européenne réduite en esclavage se libère seule. À ce titre, l'insurrection haïtienne est un événement aussi important dans l'histoire humaine que la prise de la Bastille. Trois thèmes généraux sont abordés dans les treize articles qui composent ce recueil : les rapports entre la révolution française et la rébellion des esclaves, la dimension mythique de la cérémonie du Bois Caïman, le projet de réécriture de l'histoire de la traite et de l'esclavage. L'ouvrage s'achève avec une série de documents reprenant les débats et les allocutions des représentants officiels.

Trois textes intéressent plus précisément les sciences sociales des religions. Le premier est celui de L.H. qui porte sur le clergé catholique et l'insurrection de 1791. L'Église ne peut être considérée comme un groupe unitaire lors de ces événements. Une partie du clergé était solidaire des colons français. L'évangélisation était alors conçue par beaucoup comme un moyen de détourner les esclaves de leurs velléités de révolte ou de marronage. Mais un grand